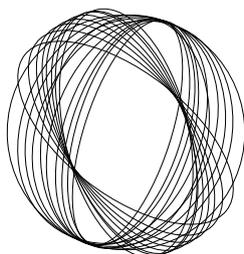


DU MONDE ENTIER

GYÖRGY DRAGOMÁN
LE CHŒUR DES LIONS

NOUVELLES
TRADUIT DU HONGROIS
PAR JOËLLE DUFEUILLY



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE ROI BLANC, 2009

LE BÛCHER, 2018

Du monde entier

GYÖRGY DRAGOMÁN

LE CHŒUR
DES LIONS

nouvelles

*Traduit du hongrois
par Joëlle Dufeuilly*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

OROSZLÁNKÓRUS et RENDSZERÚJIRA (sélection)

© György Dragomán, 2015 et 2018.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

À mes fils

L'ARCHET EN FER

Mon père me tire du lit à l'aube, il me dit qu'il sait que je suis fatigué, il sait que je ne tiens plus sur mes jambes, mais je ne peux pas faire autrement, je dois m'entraîner, je dois tirer profit de chaque instant, de chaque minute, il ne me reste plus beaucoup de temps, un mois, c'est très peu, je fêterai alors mon treizième anniversaire, et le violoniste noir viendra passer son audition, d'ici là, hormis quelques heures de sommeil, on doit s'exercer, on doit travailler sans relâche, c'est obligé, parce qu'il ne veut pas qu'il m'arrive la même chose qu'à lui.

Mon père tend ses mains vers moi, ses doigts sont crochus et noueux, comme les racines d'un if, il me dit que ce ne sera pas un examen mais un concours, je serai face au violoniste noir, il viendra se placer au milieu de la salle et il jouera quelque chose, un morceau parmi les soixante-dix-sept, et moi, je devrai jouer ensuite le même air, si je joue mieux que lui il me donnera son violon, son violon et son archet, ensuite il sortira, grimpera en haut du vieux poirier desséché, déploiera les pans de son manteau, et il s'envolera et ne reviendra jamais plus, mais si je ne gagne pas, il me brisera les doigts avec son archet

en fer, les doigts et aussi tous les petits os de la main, si bien que je ne pourrai plus jamais tenir un violon, ni un archet, alors, si je ne veux pas dire adieu à mes chers petits doigts, je ferais bien de me mettre sérieusement au travail.

Mon père est assis dans le fauteuil à bascule, il agite son vieil archet et me dirige, il me dit d'arrêter, de reprendre, de recommencer depuis le début, ou bien il me demande de jouer plus vite, ou plus lentement, mais surtout il me dit que ça ne va pas, ça ne va pas, je n'entends pas que ça ne va pas ? J'ai les oreilles bouchées ou quoi ? Je suis tout de même son fils, je ne peux pas être sourd à ce point.

Le fauteuil se balance d'avant en arrière sur le tapis persan râpé, on dirait un métronome géant, les lattes du plancher craquent au rythme de son mouvement. Mon père dit qu'il sait que c'est difficile, mais je n'ai rien à craindre, puisque, depuis le jour de ma naissance, il m'a préparé à battre le violoniste noir et, si je tiens si joliment l'archet, c'est parce qu'il m'en a mis un dans la main avant même que je sache marcher, à l'époque, j'étais un bambin, et je ne voulais pas le prendre, mais lui, il a enroulé de la gaze autour de l'archet et a bien serré pour que je ne puisse pas le jeter, et que je m'habitue gentiment à sa texture et à son poids, parce qu'il savait déjà que chaque minute était précieuse, qu'il fallait tirer parti de chaque instant.

Quand je joue des airs rapides, le fauteuil de mon père accélère son balancement, il me crie de tenir le rythme, je dois penser au violoniste noir, je crois qu'il s'entraîne normalement mais je dois savoir que le violoniste noir s'exerce chaque nuit, au carrefour, avec la lune dans

son dos, de façon à voir l'ombre de son archet se refléter dans la poussière de la route, et quand il joue suffisamment vite son ombre n'arrive plus à le suivre, elle se détache de l'archet et reste dans la poussière, telle une flaque d'eau noire étirée en longueur, alors moi, je dois m'imaginer en train de jouer aussi vite que lui. Quand il me raconte cela, mon père se glisse parfois hors de son fauteuil, vient se placer dans mon dos, allume sa lampe-tempête au xénon, la dirige sur moi de telle manière que mon ombre se projette sur le mur, puis il me dit d'imaginer que je suis le violoniste noir, et il me demande de bouger ma main comme si ce n'était pas la mienne, alors moi, je regarde le mur, et mon ombre sur le mur, et j'attends qu'elle s'arrête brusquement, mais elle ne s'arrête jamais.

Mon père me dit que rien ne doit jamais me perturber quand je joue, parfois il me braque sa lampe-tempête dans les yeux, ou bien il actionne la pompe à vélo près de mon oreille ou encore saute autour de moi avec une crécelle, il lui arrive également d'aller chercher la chaîne du chien, de la mettre dans la lessiveuse et de la secouer de toutes ses forces en m'expliquant que je dois m'habituer, parce que le violoniste noir, il va brasser du vent autour de moi, j'aurai l'impression que des corneilles et des chauves-souris volettent et viennent fouetter mon visage, et il faudra pourtant que je joue sans faire la moindre faute.

Mon père fait des bonds autour de moi avec la lessiveuse, la chaîne cliquette bruyamment, mais mon père hurle plus fort encore, il me parle du violoniste noir, il me raconte qu'il entre, à minuit, dans le cimetière, et joue un morceau censé réveiller les esprits, et les esprits

se réveillent, grondent tout autour de lui comme s'il y avait une grosse tempête, à la première fausse note, ils l'emporteraient avec eux sous la terre, mais le violoniste noir n'a jamais peur, ou s'il a peur il ne le montre pas, et il fait danser les esprits, et puis, quand il en assez, il commence à jouer à l'envers, les esprits n'ont alors pas le choix, ils doivent retourner sous terre, c'est sûr, quand il joue à l'envers, le violoniste noir est capable d'éteindre la plus violente des tempêtes et de disloquer les nuages, s'il le voulait, il pourrait guérir des malades, tellement son archet est puissant.

Mon père me dit que je dois connaître les soixantedix-sept morceaux, de façon à pouvoir jouer n'importe lequel, à l'endroit et à l'envers, même au sortir d'un profond sommeil, très souvent, il me réveille brusquement, me frictionne le visage avec un linge mouillé et, sans attendre que je m'assoie, il me donne mon violon et mon archet et m'indique le nom du morceau, il arrive que je ne me lève pas du lit et que je joue en position allongée, mon père me dit : c'est bien, mais je dois savoir que le violoniste noir sait jouer tête en bas, parfois, il grimpe au sommet du sapin, il cale alors ses bottes sur les hautes branches, se renverse, s'adosse aux petites branches de la cime et joue de façon à ce que les pommes de pin s'ouvrent, laissent s'échapper des pignons qui atterrirent directement dans sa bouche.

Mon père m'annonce que dorénavant je devrai aussi répéter pendant les repas, si le violoniste noir peut jouer en mangeant, je dois, moi aussi, pouvoir le faire, il me prépare de petites boulettes de pâte de semoule qu'il lance en l'air, j'arrive à en attraper certaines directement avec la bouche, pour les autres, je m'aide avec l'archet

ou avec le coude et les fais rebondir jusqu'à ma bouche. Mon père ne me félicite pas, même quand je n'en rate aucune, il ne me dit pas que je suis doué, il se contente de hocher la tête, j'arrive quand même à comprendre qu'il est satisfait lorsque des bonbons acidulés à la framboise ou des graines de courges salées viennent craquer sous mes dents.

Je ne peux me reposer que lorsque j'ai des crampes, dans ce cas-là, mon père m'allonge sur le plancher et me masse avec de l'huile de noix jusqu'à ce que les crampes disparaissent, mais, même pendant qu'il me masse, il me parle du violoniste noir, il me dit qu'on raconte que le violoniste noir vit au-delà de la montagne, dans les combles de l'ancienne verrerie, m'explique que, quand sa main avait difficilement fini par guérir, lui et son meilleur ami étaient allés là-bas pour lui voler son violon, ils y étaient allés un samedi, parce que le violoniste ne joue pas le samedi mais passe la journée et la nuit, du chant du coq au chant du coq, à dormir, et ils avaient trouvé la verrerie en question, et ils avaient entendu les ronflements du violoniste, mais ils n'avaient jamais réussi à trouver l'entrée de la muraille en briques, ils avaient tourné autour, tourné autour, jusqu'au moment où le coq avait chanté.

Il m'est interdit d'arrêter, même lorsqu'une corde saute, ce sont de très bonnes cordes, très résistantes, mon père les a fabriquées lui-même avec des toiles d'araignées et des boyaux de béliers noirs, mais il arrive malgré tout qu'une corde se brise, mon père raconte qu'il a eu le malheur de lâcher son violon un jour où deux cordes avaient sauté en même temps, mais moi, je n'ai pas le droit, quoi qu'il arrive, je dois continuer de jouer sans sourciller, même s'il ne reste qu'une seule corde, non,

même s'il ne reste aucune corde, je dois jouer jusqu'à la fin du morceau. Il lui arrive de couper une ou deux cordes avec ses grands ciseaux de tailleur, pour que je m'habitue, je dois alors jouer si haut que nous grinçons des dents et que nos oreilles sifflent, mais je n'ai pas le droit de m'arrêter.

Quand je suis tellement épuisé que je n'arrive plus à jouer, nous sortons dans la cour. Mon père m'aide à m'asseoir dans la bassine qu'il a attachée au bout d'une chaîne à la place du seau, ensuite, il me fait descendre dans le puits jusqu'à ce que mes pieds touchent l'eau, afin que la fraîcheur m'insuffle de nouvelles forces. Jouer au fond du puits est ce qu'il y a de plus difficile, tous les sons résonnent si fort autour de moi qu'on croirait vraiment qu'il y a une tempête, la chaîne se balance de droite à gauche, mais je joue, je n'abandonne pas, je me penche en arrière, comme mon père me l'a appris, je laisse le froid moussu rafraîchir ma nuque, je lève les yeux vers le petit rond bleu du ciel. Je serre fort l'archet, je pense aux doigts de mon père, je pense à ce qu'il m'a raconté à propos de notre puits, qu'il était si profond que, d'en bas, même en plein jour, on pouvait y voir les étoiles et le ciel noir, je fais longuement vibrer un *sol* mineur, si fort que je ressens des picotements dans mon cou et dans ma tête, j'imagine que, là-haut, le ciel s'assombrit et qu'apparaît la Grande Ourse.

Quand mon père me remonte du puits, il me demande si j'ai vu les étoiles, je pense au bleu du ciel, mais finalement je lui dis que oui, alors mon père me sourit, ses dents étincellent dans la lumière, comme si elles étaient toutes en or pur, il fourre ses doigts crochus dans mes cheveux et il me dit que tout va bien, tout va très bien, il est sûr à cent pour cent que tout se passera bien.

CRY ME A RIVER

(*Le trac*)

La première fois que je suis montée sur scène, le public grondait, mugissait, tout à coup, je me suis crue face à la mer, une vague grise et écumeuse fonçait sur moi, m'attrapait, me culbutait et me projetait contre une falaise, j'étais persuadée qu'aucun son ne sortirait de ma gorge, que je ne pourrais absolument pas chanter, c'était mort, j'étais fichue.

J'ai relevé la tête et j'ai fixé un projecteur, la lumière blanche m'a aveuglée, m'a aveuglée et glacée, j'avais l'impression de regarder dans un miroir, je me voyais, et je savais que ça n'allait pas marcher, je n'étais qu'une ado ridicule, avec de grandes jambes, de grandes mains et de grands pieds, j'avais beau porter des talons hauts et une robe de scène, je n'étais qu'une gamine, je n'avais rien à faire ici, j'ai fermé les yeux, la lumière du projecteur s'est insinuée derrière mes paupières, verte et orangée, je me suis mise à imaginer que c'était le soleil, que je voyais le soleil émerger de la mer, pour me réchauffer, pour m'attirer vers lui, contre lui, et alors je me suis dit

que j'étais la mer, que la vague était en moi, j'ai senti mes lèvres s'entrouvrir, et ma voix s'est échappée de quelque part au plus profond de moi, pas trop fort, juste comme il faut, avec une passion contenue, tendue, j'entendais la contrebasse, la batterie et le piano résonner derrière moi, je ne prêtais attention ni à ma voix ni à la musique, seulement au public, qui soudainement s'est tu, comme si tous les spectateurs s'étaient mis à retenir leur respiration, et tout à coup j'ai senti que tout irait bien, j'avais seulement quatorze ans, et alors ? Mon anglais n'était pas très bon, et alors ? Seul comptait ce que je ressentais, et le fait que ma voix exprime, dans toutes ses vibrations, ce que je ressentais, j'ai commencé à chanter *Cry Me a River*, je n'avais jamais été vraiment amoureuse, personne ne m'avait jamais quittée, je n'avais jamais quitté personne, mais la déception était là, dans ma voix, douloureuse et désespérée, ma voix disait que tout était fini, que tout était vide, que tout était perdu, personne ne m'avait jamais brisé le cœur, je n'avais jamais brisé aucun cœur, et pourtant la douleur était là, dans ma voix, elle disait que je me résignais à cette douleur, et aussi que je pardonnais, et que je ne pardonnerais jamais, elle disait tout, ma voix.

Je me tenais sur scène, les yeux fermés, je chantais cette chanson si triste, et je me disais que c'était trop lourd, que j'allais flancher, ma voix croulerait sous le poids de la tristesse, elle se briserait, j'allais me taire, cette incommensurable tristesse allait refouler ma voix à l'intérieur de moi, c'était exclu que je puisse aller jusqu'au bout, et, alors que j'entendais déjà ma voix défaillir, j'ai ouvert les yeux, et j'ai à nouveau regardé la lumière du projecteur, et j'ai entendu la musique,

la batterie, la contrebasse et le piano, les vibrations graves de la contrebasse étaient comme les sanglots qui me raclaient la gorge, c'est depuis ces sanglots que j'ai chanté *Cry Me a River*, le son du piano rehaussait ma voix, les vibrations de la contrebasse la soutenaient et l'appuyaient, la batterie lui imprimait un rythme, la sortait de la torpeur du désespoir, j'ai senti la douleur se dissiper, oui, c'est de cela que parle la musique, de la douleur qui se dissipe, et j'ai alors compris que je n'étais pas seule, que je n'étais pas seule sur scène, la musique était avec moi, elle m'élevait, me soutenait, elle allégeait ce qui était lourd, donnait du poids à ce qui était léger, elle m'aidait à ressentir, à vivre, moi, il me suffisait de laisser la musique me pénétrer, me traverser, et d'y insérer ce que je ressentais, si j'y parvenais, alors tout irait bien, si j'y parvenais, alors je deviendrais une vraie chanteuse, et pas une gamine émotive avec une jolie voix et un costume de scène mal taillé.

J'ai regardé la lumière du projecteur, puis mes yeux se sont lentement abaissés vers le public, j'ai chanté, et j'ai vu les visages émerger de la lumière. Et j'ai su que, s'ils me regardaient, ils ressentiraient la même chose que moi, le même soulagement pesant, à nouveau je me suis vue, debout sur la scène, et un sourire radieux, transperçant tout, s'est déployé sur mon visage.

(*La teinture*)

Ma première pensée a été d'annuler le concert. Il était inconcevable que je puisse chanter.

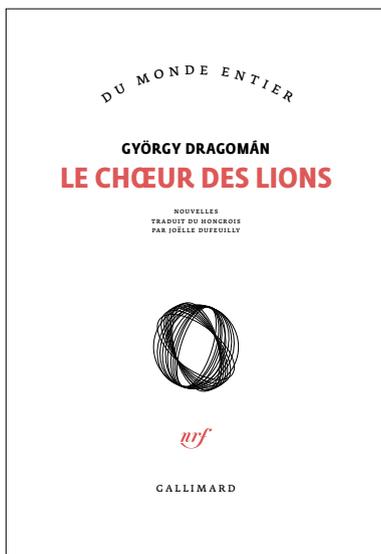
GYÖRGY DRAGOMÁN

LE CHŒUR DES LIONS

La mélodie des âmes, c'est ce que György Dragomán nous donne à entendre dans ce recueil de dix-huit nouvelles. La musique traverse les destinées des personnages et leur instille son rythme depuis l'enfance. Elle accompagne les épreuves d'une vie : un petit garçon joue du violon jusqu'à épuisement pour accomplir les rêves de son père ; un morceau surgit comme un refrain mélancolique dans la vie d'une chanteuse qui tente de se construire une famille.

Nostalgie, tristesse, joie et malice... toute la gamme des émotions se déploie dans l'art narratif de l'auteur hongrois : la forme de la nouvelle lui permet d'exprimer ses talents dans des registres multiples et de faire résonner un chœur de voix singulières dont chacune nous touche.

György Dragomán, né en 1973 à Târgu Mureș (Transylvanie), au sein de la minorité hongroise, vit à Budapest. Traducteur entre autres de Beckett, distingué par de nombreux prix littéraires et découvert à l'international avec son roman Le roi blanc (Gallimard, 2009, prix Jan Michalski, prix Sándor Márai), traduit dans trente pays, il est considéré aujourd'hui comme l'écrivain hongrois le plus important de sa génération.



LE CHŒUR DES LIONS

György Dragomán

Cette édition électronique
du livre *Le chœur des lions* de György Dragomán
a été réalisée le 22 décembre 2023 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072909306 - Numéro d'édition : 370720).
Code produit : U34080 - ISBN : 9782072909313.
Numéro d'édition : 370721.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office